

A. AUBERTIN

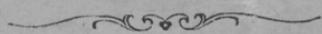
dit Lelorrain

VA TE FAIRE PENDRE AILLEURS!

OU

L'ÉCOLE DU RÉCIDIVISME

Dédié à la mémoire de ma vénérable mère et à M. Georges Bonjean, Juge d'instruction, Président de la Société de Protection pour l'enfance abandonnée ou coupable.



PARIS

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE PAUL DUPONT

41, rue Jean-Jacques-Rousseau

—
1886

F16 E 72

A. AUBERTIN

dit Lelorrain

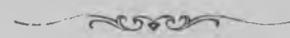


VA TE FAIRE PENDRE AILLEURS!

OU

L'ÉCOLE DU RÉCIDIVISME

Dédié à la mémoire de ma vénérable mère et à M. Georges Bonjean, Juge d'instruction, Président de la Société de Protection pour l'enfance abandonnée ou coupable.



PARIS

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE PAUL DUPONT
41, rue Jean-Jacques-Rousseau

1886

DÉDIÉ
A LA MÉMOIRE DE MA VÉNÉRABLE MÈRE

ET

A M. GEORGES BONJEAN,

JUGE D'INSTRUCTION,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE PROTECTION POUR L'ENFANCE

ABANDONNÉE OU COUPABLE

VA TE FAIRE PENDRE AILLEURS !

Je viens à ce dicton faire ici le procès ;
Prouver qu'il est l'auteur de quantité d'excès
Dont nous pâtissons tous ! Quand on en fait usage,
On se croit charitable, on croit faire œuvre sage,
Erreur !... En doutez-vous ?... Je vais à cet effet
Démontrer que chacun se leurre à ce sujet :
Oui ! cet adage est faux, il nuit à tout le monde ;
On le croit très humain, c'est une erreur profonde ;
Si partout on se sert de ce dicton maudit,
Surprenant un voleur, si toujours on lui dit :
Fuis ! méchant garnement ! ne t'y fais plus reprendre,
Va-t'en ! mauvais gredin ! « Ailleurs te faire pendre » !!
Sait-on jusqu'à quel point on peut faire de mal
A la société par ce dicton fatal ?...
Ce qu'il fait de bandits semblerait incroyable :
Ne point le repousser, me paraît pitoyable.
Non ! nul ne me dira : Vous tombez dans l'excès,
Quand, preuves à l'appui, j'aurai fait son procès.
Remémorons-nous bien le tort qu'il a pu faire,
Et nous condamnerons ce dicton téméraire
Propagateur de maux sous prétexte de bien ;
Lui, qui d'un égaré fait un homme de rien !
Combien de malheureux lui doivent leur supplice !
N'allons plus follement nous faire son complice.
Quand un jeune voleur nous demande pardon,
Armons-nous de courage et répondons-lui : Non !
Mieux vaut faire arrêter ce novice coupable,
Nous aurons ainsi fait une œuvre charitable ;
Mais, si nous n'osons pas le punir et frapper,

Nous aurons fait son mal le laissant échapper
 Au juste châtement que méritait son crime ;
 Ce funeste pardon le conduit à l'abîme.
 Veut-on, contre le vol, assurer l'avenir ?
 Punir, c'est pardonner ! Pardonner, c'est punir !
 Réprimer aussitôt, c'est vouloir qu'on se sauve.
 Agissez autrement, vous ne ferez qu'un fauve,
 Et l'être dévoyé fera place au coquin ;
 Avant peu, ce renard deviendra loup ! requin !
 Tandis que corriger cette faute première,
 C'est arrêter le mal au seuil de sa carrière.
 Mais, si vous le laissez chaque fois impuni,
 Votre apprenti voleur sera bientôt fini.
 Le gredin endurci ne sera bon qu'à pendre,
 Le jour où, tôt ou tard, il se fera reprendre !
 Vous fronchez le sourcil, et je vous entends dire :
 L'argument est risqué ; j'ai pour le contredire
 Quantité de raisons, prouvant, c'est évident,
 Que suivre un tel conseil est parfois imprudent :
 Quant un fripon vous vole, est-il seul responsable,
 Et quelqu'un avant lui, n'est-il pas punissable ?
 Croyez-vous bien agir, et pouvez-vous savoir
 Si, pour lui, ses parents ont fait tout leur devoir ?
 Même s'il n'est tombé que par sa propre faute,
 Devrez-vous, sans pitié, le jeter à la côte ?
 Le faire condamner, c'est lui ravir l'honneur !
 Le perdre à tout jamais ! En aurez-vous le cœur ?
 Ne remarquez-vous pas que souvent la Justice
 Punit votre voleur sans le guérir du vice ?
 Les preuves de tels faits abondent à foison ;
 Faites emprisonner, vous versez le poison
 Qui va perdre à jamais cet apprenti coupable.
 La prison ! n'est-ce pas l'école épouvantable
 De tous maux ? Mais alors, comment faut-il agir ?
 Lequel des deux avis vaudra-t-il mieux choisir ?
 Avant de décider, voyons d'abord les causes
 Amenant si souvent à cet état de choses :
 Né d'honnêtes parents, un fils devient voleur !
 On se perd à chercher d'où leur vient ce malheur.
 N'est-ce point, trop souvent, par faits de négligence ?
 On voit surtout pécher par excès d'indulgence,

L'un, laisse ses enfants courir à l'abandon ;
 L'autre, pour chaque faute accorde son pardon ;
 Certains, vrais « Thénardier », exercent leurs sévices
 Sur de pauvres enfants pour les pousser aux vices.

.....
 C'est beau d'être indulgent ! Mais sur la probité
 On ne saurait avoir trop grande fermeté.
 Voulez-vous qu'un enfant vous aime et vous vénère ?
 Soyez, sur ce sujet, on ne peut plus sévère ;
 Sur ce point délicat, en agissant ainsi,
 C'est faire que plus tard on vous dise merci !
 En deux simples récits, je vais démontrer comme
 Un tel devient coquin, ou reste un honnête homme.

.....
 J'étais encore bambin, je n'avais que huit ans ;
 Mais ce qui m'arriva me fit trembler longtemps :
 Ma famille habitait près Metz la forte ville,
 Mère m'y conduisit. Détail assez futile,
 Elle m'avait fait beau, j'étais pimpant, coquet,
 Et bavard en chemin comme un vrai perroquet ;
 Il ne nous restait plus qu'un kilomètre à faire.
 Comme il faisait très chaud, ce fut toute une affaire !

.....
 Au centre de la ville enfin on arriva.
 Loin de se reposer, ma mère se pressa,
 Courut les magasins, faisant partout emplette ;
 Elle eut bientôt vidé sa bourse assez replète.
 Nous en étions alors arrivés au dernier,
 Chez le papa Becker, c'était un quincaillier ;
 Sur son comptoir traînait un poinçon par mégarde ;
 Avec lui je jouai, sans que l'on y prit garde ;
 Par hasard, cet objet me resta dans la main ;
 Ce fut, je vous l'assure, un oubli de gamin !
 Nul ne s'en aperçut, et moi moins que tout autre.
 Je ne veux point ici faire le bon apôtre ;
 Le hasard seul m'avait joué ce vilain tour.

.....

Les achats terminés, vint enfin le retour.
 (Ce que je conte là serait sans importance,
 Mais j'avais été mis la veille en pénitence,
 On m'avait corrigé pour un mensonge fait
 Ce petit incident fit croire à ce méfait.)

.
 Tout le long du chemin, ne cessant de me plaindre,
 Dévoré par la soif, je ne faisais que geindre;
 J'étais très fatigué, mère m'encourageait
 Tout en me câlinant, cela me soulageait.
 Par bonheur, on allait arriver au village.
 J'étais exténué, mère était tout en nage;
 A ce moment, parut le trop fatal poinçon;
 Elle s'en aperçut. Ah ! la dure leçon !...
 « Qu'est-ce que cet objet ? Où viens-tu de le prendre ?
 « Au plus vite il nous faut retourner pour le rendre.
 « Si jamais on savait que mon fils est voleur !...
 « Quelle honte pour nous ! Mon Dieu ! quel déshonneur !... »

.
 Assez tragiquement mère avait pris les choses,
 Aussi ne fus-je point mis sur un lit de roses.
 D'un vol on m'accusait. J'avais beau le nier,
 Mais, hélas ! aux menteurs nul ne veut se fier !

.
 Malgré notre fatigue et notre soif ardente,
 Il fallut affronter la chaleur accablante,
 Et rapporter l'outil au magasin maudit,
 Car ma mère aussitôt voulut qu'on le rendit.
 Dire ce qu'en chemin la semonce fut verte !...
 L'histoire de la veille avait causé ma perte.

.
 Je dus, à deux genoux, implorer mon pardon...
 Le brave quincaillier voulut me faire don
 Du satané poinçon, cause de ma torture ;
 Mais, comme il rappelait notre mésaventure,

Maman s'y refusa, lui disant vivement :
 « Loin de moi cet objet qui causa mon tourment !
 « Comment ! Il me faudrait, je frémis quand j'y pense,
 « Voir sa punition tourner en récompense !... »

.
 On revint au logis sans desserrer les dents ;
 Mais, en rentrant, j'étais sur des charbons ardents.
 Si père allait savoir... Sa rigueur était telle
 Qu'au moins pendant huit jours j'en eus crainte mortelle.
 Même longtemps après, devenu grand garçon,
 Bien souvent j'ai rêvé de ce fatal poinçon,
 De ma mère en courroux, de prison, de gendarmes,
 Et je me réveillais tout tremblant, tout en larmes.
 Je regardais mes mains, passais l'inspection,
 Craignant d'avoir encor même distraction,
 Tant l'affaire m'avait causé de tablature !!!
 D'autre part, mes parents, depuis cette aventure,
 Se tenaient en éveil pour parer à l'écueil ;
 Sur ces points délicats, on avait toujours l'œil.
 Chaque soir, sans manquer, on visitait mes poches
 Pour voir si j'étais bien exempt de tous reproches.
 Trouvait-on quelqu'objet, on mettait le holà !
 Toujours on me disait : « Qui t'a donné cela ? »
 Et toujours on allait vérifier mon dire
 Pour voir si je mentais ! Mon conte fait sourire.
 Ces détails anodins semblent indifférents.
 Eh bien ! moi ! j'ai connu d'infortunés parents
 Dont les yeux aveuglés n'avaient pas vu l'abîme :
 Leur fils devint voleur ! il commit même un crime.
 En n'excusant jamais cette sorte de torts,
 Vous vous éviterez plus tard bien des remords.
 Souvent, pour s'échapper, un voleur assassine.
 Parents, coupez toujours le mal en sa racine.
 Je vais à ce sujet faire un autre récit,
 Espérant que chacun en tirera profit.
 La meilleure morale est celle de l'exemple ;
 Les faits sont des miroirs où chacun se contemple :
 Chez mon père habitaient d'honnêtes artisans ;
 Ils avaient trois enfants, gentils, bien séduisants.
 Deux jumelles, dix ans, aidaient déjà leur mère ;

Puis un fils, très gâté, l'enfant chéri du père ;
 C'était un gros garçon, un beau bébé coquet.
 Ce gamin vous charmait par son gentil caquet ;
 Autant ces gens faisaient aux filles de misères,
 Autant, pour ce garçon, ils étaient peu sévères.
 Ses pauvres sœurs étaient ses deux souffre-douleur,
 Chacun lui passait tout, hélas ! pour son malheur ;
 Le petit polisson, ayant pris une bille,
 Sa sœur l'en sermonna ; mais la petite fille,
 En rentrant, fut grondée, au lieu de cet enfant ;
 De sorte que bébé s'en moqua triomphant :
 « Corriger ce bambin pour telle bagatelle,
 « Le jeu n'en valait pas un instant la chandelle ! »
 Voilà ce qu'avaient dit les parents en riant !
 Hélas ! les malheureux l'avaient fait, oubliant
 Jusqu'où pouvait conduire une telle imprudence ;
 C'était favoriser sa funeste tendance
 A voler des objets, à prendre de l'argent
 Qu'il trouvait (disait-il), et, détail affligeant,
 Sur lui nul n'exerçait jamais aucun contrôle ;
 Si bien que, dès quinze ans, déjà c'était un drôle,
 Un méchant garnement, fréquentant des grédins ;
 Pour lui, « l'honnêteté, c'était bon pour des daims ! »
 A ce vice, bientôt s'ajouta la paresse...
 Et tout ce qui s'en suit — mais il usait d'adresse :
 Effronté polisson avec les garnements,
 Il cachait ses méfaits à ses pauvres parents,
 Evitait devant eux son effronté langage,
 Si bien qu'à la maison, chacun le croyait sage...
 Nul ne le surveillait ; en pleine liberté
 Il pouvait largement faire à sa volonté...

 Mais un jour, les parents (cela dut le surprendre)
 Parlèrent de travail ! Il s'agissait d'apprendre
 Un état, faire un choix : celui de bijoutier
 Lui sourit aussitôt... Ah ! le joli métier !...
 On travaillait dans l'or !... C'était bien son affaire...
 Et les parents, heureux qu'un métier pût lui plaire,
 Lui trouvèrent de suite un honnête patron.
 L'apprenti bijoutier, passé maître larron,

Vola dans sa maison. Un jour, il se fit prendre !
 Son patron dit : « *Va-t'en ailleurs te faire pendre !* »
 Mais il avait d'abord averti les parents
 Qui, pour sauver leur fils, s'étaient portés garants.
 Ce patron, pour punir si grosse peccadille,
 L'eût bien fait arrêter ; mais la pauvre famille
 Avait tant supplié pour que l'on n'en fit rien,
 Qu'en laissant là l'affaire, il crut faire le bien.
 C'était erreur profonde, et ce dicton maudit :
 « *Va, fais-toi pendre ailleurs !* » en fit un vrai bandit.

 Outré d'un tel affront, le papa fort colère,
 En rentrant, fit au fils morale très sévère,
 Voulut, pour mieux punir, qu'on gardât la maison.
 Le foyer paternel lui sembla la prison :
 Et, pour s'en affranchir, un soir, il prit la fuite ;
 Il s'en vint à Paris. Vous allez voir la suite :
 L'intelligent vaurien, apprenti bijoutier,
 Quoique fieffé voleur, resta dans son métier,
 Puis y vola ! se fit assez souvent reprendre.
 Toujours on l'envoyait « *ailleurs se faire pendre !* »
 Mais, pour obtenir grâce, au besoin il pleurait,
 Implorait son pardon, et sous cape il riait ;
 Quand l'avaient relâché les dupes de ses ruses,
 Il ne se gênait pas pour les traiter de « buses » !
 Il en fit tant et tant, qu'un beau jour il fut pris
 Sans qu'on le relâchât ! il en fut tout surpris.
 Mais, voilà qu'à deux ans un juge le condamne :
 Au lieu de s'amender en prison, on s'y damne.
 Là, de complicité avec un perversi,
 Ensemble on complota ; sitôt qu'on fut sorti,
 Loin de se repentir de cette « maladresse »,
 Pour n'être plus pincé, on usa de finesse :

 Libre enfin !... De concert avec ce garnement,
 Il réussit un coup, on vécut largement ;
 Pendant plus de six mois, nageant dans l'abondance,
 Aux sacs d'écus volés on fit faire la danse.
 Mais, hélas ! l'argent pris... ne dure pas toujours.

On avait tant nocé qu'arrivèrent les jours
Où chacun d'eux sortit sans un sou dans sa poche ;
Un soir, on fit le guet, on vit une sacoche.
Mais quelqu'un la portait, un grand et fort gaillard,
N'importe ! on l'attaqua... c'était par le brouillard ;
On crut le terrasser... seulement la lui prendre,
Puis après se sauver... il osa se défendre
Et crier... Tapant dru... pour en venir à bout,
Il fallut l'achever et jouer son va-tout !...
A ses cris, chacun court sus à ces bons à pendre ;
Après violent assaut, on finit par les prendre.

.

De ces deux criminels, méditez bien le sort :
Ils furent condamnés à la peine de mort !
On les exécuta !... J'exagère, il vous semble,
Hélas ! mon conte est vrai ! J'y pense encor, j'en tremble !
Quand je songe à la bille... et puis... à mon poinçon,
A ce qu'il en advint... Ah ! la rude leçon...

CONCLUSION

Punir : c'est pardonner ! j'ai brodé sur ce thème.
Pardoner : c'est punir ! vouer à l'anathème.
J'ai montré qu'un enfant, pour un léger défaut
Qu'on avait toléré, mourut sur l'échafaud !!!

A. AUBERTIN, dit Lelorrain.

SOLUTION PRATIQUE

Mes lecteurs ont nécessairement compris quelle pensée doit se dégager de ce qui précède, et quel est le point à fixer pour l'application du principe que j'essaie de vulgariser.

La société est solidaire de tous les membres qui la composent, et tous les individus sont solidaires d'elle. Il est par conséquent du devoir de chacun de combattre ces trois grandes plaies : *La paresse, le mensonge et le vol.*

La statistique nous apprend que 85 % des coupables qui paraissent devant la Justice doivent leur immoralité au milieu qui les entoure, comme fait un serpent de sa proie. Ces trois vices ont leur source tant dans l'indifférence générale qui préside à l'éducation des enfants, que dans l'égoïsme ou la timidité des personnes qui les surprennent à commettre leur première faute, et c'est presque toujours l'un ou l'autre de ces deux mobiles qui fait dire à chacun le fatal : « *Va te faire pendre ailleurs !* »

En présence de ces craintes, de ces hésitations et de la répugnance bien constatée que chacun éprouve à faire arrêter un coupable, les législateurs ont à s'occuper sérieusement de réviser le Code et la procédure. C'est là un besoin qui, tous les jours, devient de plus en plus impérieux ; je ne pense pas qu'il en soit de plus urgent que de créer *une sorte d'hygiène préservatrice du vice*, comme la médecine moderne a créé l'hygiène des maladies pour n'avoir pas à les

guérir. Il faudrait obtenir que la Justice consentit (sauf pour des exceptions à déterminer et des crimes par trop caractérisés) à ne point poursuivre à fond une première affaire, et ne constituer qu'un casier judiciaire qui, en cas de récidive, doublerait de droit la peine à appliquer. Il est bien entendu qu'on devrait entourer cette première procédure de toutes les garanties nécessaires tant à la société qu'à l'individu, et que, coupable ou non, il aurait toujours le droit d'obtenir son jugement ou l'acceptation de ce casier judiciaire provisoire qui, en cas de récidive, devrait servir à le faire punir plus sévèrement.

Si chacun savait qu'à la suite d'un tel jugement tenu secret (seulement exécutoire dans le cas où le gremlin incorrigible se ferait reprendre) l'individu doit en outre passer (suivant son cas et sa position, de vingt-quatre heures à trois jours en prison cellulaire et au secret pour lui laisser le temps de réfléchir et aussi celui de goûter un peu du régime des prisons rigoureusement observé; si chacun savait aussi que pendant cette détention, on lui fera lire, ou s'il ne sait pas lire, que quelqu'un sera spécialement chargé de lui lire ou raconter une série de faits ou d'ouvrages moraux traitant *du mensonge, de la paresse et du vol* menant au crime, et à toutes les conséquences auxquelles est astreint le misérable qui s'y livre (cette chambre pourrait aussi contenir une série de peintures murales, ou de tableaux et de gravures représentant et relatant l'histoire du crime du commencement à la fin); si, par exemple, on était certain que le passage suivant des *Misérables* de « Victor Hugo », ayant trait au voleur « Montparnasse » et à « Jean Valjean », ferait partie du programme en question, on se garderait bien de l'envoyer « se faire pendre ailleurs », préférant cent fois mieux le faire prendre de suite pour lui rendre, et à la société, cet éminent service autrement salutaire, à mon avis, que les lois anodines ou par trop rigoureuses que nos législateurs votent en ce moment.

Voici le passage des « *Misérables* » que je crois devoir reproduire textuellement :

« Jean Valjean : Relève-toi ! Quel âge as-tu ? — Dix-neuf

« ans. Tu es fort bien portant, pourquoi ne travailles-tu pas ? — Ça m'ennuie. — Quel est ton état ! — Fainéant. — Parle sérieusement, peut-on faire quelque chose pour toi ? — Qu'est-ce que tu veux être ? — « Voleur ! » — il y eut un silence. »

« Ah ! tu te declares fainéant ! prépare-toi à travailler. « Jean Valjean reprit : Mon enfant, tu entres par la paresse dans la plus laborieuse des existences ; ah ! tu te declares fainéant ! prépare-toi à travailler. As-tu vu une machine qui est redoutable ? cela s'appelle le laminoir ; il faut y prendre garde, c'est une chose sournoise, féroce, elle vous attrappe le pan de votre habit, vous y passez tout entier ; cette machine, c'est l'oisiveté ! Arrête-toi pendant qu'il en est temps encore, et sauve-toi ; autrement c'est fini, avant peu tu seras dans l'engrenage. Une fois pris, n'espère plus rien ; à la fatigue paresseuse, plus de repos ; la main de fer du travail implacable t'a saisi ; gagner ta vie, avoir une tâche à accomplir, un devoir, tu n'en veux pas ; être comme les autres, cela t'ennuie. Eh bien ! tu seras autrement. »

« Le travail est la loi ! qui le repousse ennui, l'aura supprime ! Tu ne veux pas être ouvrier, tu seras esclave ! Le travail ne vous lâche d'un côté que pour vous reprendre de l'autre ; tu ne veux pas être son ami, tu seras son nègre. »

« Ah ! tu n'as pas voulu de la lassitude honnête des hommes, tu vas avoir la sueur des damnés. Où les autres chantent, tu râleras. Tu verras de loin, d'en bas, les autres hommes travailler. Le laboureur, le moissonneur, le ma-telot, le forgeron t'apparaîtront dans la lumière comme les bienheureux d'un paradis ; quel rayonnement dans l'enclume ; mener la charrue, lier la gerbe, c'est la joie. « La barque en liberté dans le vent, quelle fête ! Toi, paresseux ! pioche, traîne, roule, marche, tire ton licou, te voilà bête de somme dans l'attelage de l'enfer. Ah ! ne rien faire, c'est là ton but. Eh bien ! pas une semaine, pas une journée, pas une heure sans accablement. Te ne pourras rien soulever qu'avec angoisse, toutes les minutes qui

« passeront feront craquer tes muscles : ce qui sera plume
« pour les autres sera pour toi rocher ; les choses les plus
« simples s'escarperont ; la vie se fera monstre autour de
« toi ! Aller, venir, respirer, autant de travaux terribles. Ton
« poumon te fera l'effet d'un poids de cent livres. Marcher
« ici plutôt que là sera un problème à résoudre. Le pre-
« mier venu qui veut sortir de chez lui passe par sa porte,
« c'est fait, le voilà dehors ; toi, si tu veux sortir, il te fau-
« dra percer ton mur. Pour aller dans la rue, qu'est-ce que
« tout le monde fait ? Tout le monde descend l'escalier ; toi,
« tu déchireras tes draps de lit, tu en feras brin à brin une
« corde, puis tu passeras par la fenêtre, et tu te suspendras
« à ce fil sur un abîme, et ce sera la nuit, dans l'orage, dans
« la pluie, dans l'ouragan ; et si la corde est trop courte, tu
« n'auras qu'une manière de descendre : tomber ! Tomber
« au hasard dans le gouffre d'une hauteur quelconque ; sur
« quoi ? sur ce qui est en bas, l'inconnu !... ou bien, tu grim-
« peras par un tuyau de cheminée, au risque de t'y brûler,
« ou tu ramperas par un conduit de latrine au risque de t'y
« noyer. Je ne te parle pas des trous qu'il te faut masquer,
« des pierres qu'il faut ôter et remettre vingt fois par jour,
« des plâtras qu'il faut cacher dans sa paille. Une serrure
« se présente, le bourgeois a dans sa poche sa clef fabriquée
« par un serrurier ; toi, si tu veux passer outre, tu es con-
« damné à faire un chef-d'œuvre effrayant : tu prendras un
« gros sou, tu le couperas en deux lames en ménageant soi-
« gneusement le dehors et tu pratiqueras sur le bord, tout
« autour, un pas de vis, de façon qu'elles s'ajustent étroite-
« ment l'une sur l'autre comme un fond et comme un cou-
« vercle ; le dessus et le dessous ainsi vissés, on n'y devinera
« rien : pour les surveillants, car tu seras guetté, ce sera un
« gros sou ; pour toi, ce sera une boîte. Que mettras-tu dans
« cette boîte ? un petit morceau d'acier, un ressort de montre
« auquel tu auras fait des dents, qui sera caché dans un sou.
« Tu devras couper le pêne de la serrure, la mèche du ver-
« rou, l'anse du cadenas, et le barreau que tu auras à ta
« fenêtre et la manille que tu auras à ta jambe. Ce chef-
« d'œuvre fait, ce prodige accompli, tous ces miracles d'art,
« d'adresse, d'habileté, de patience exécutés, si l'on vient à
« savoir que tu en es l'auteur, quelle sera ta récompense ?
« Le cachot ! Voilà l'avenir, la paresse, le plaisir ! Quel

« précipice ! Ne rien faire ; c'est un lugubre parti pris, sais-tu
« bien ; vivre oisif de la substance sociale, être inutile, c'est-
« à-dire nuisible, cela mène droit tout au fond de la misère.
« Malheur à qui veut être parasite, il sera vermine ! Ah ! il
« ne te plaît pas de travailler ! Ah ! tu n'as qu'une pensée,
« bien boire, bien manger, bien dormir ! Tu boiras de l'eau,
« tu mangeras du pain noir, tu dormiras sur une planche
« avec une ferraille rivée à tes membres et dont tu sentiras
« la nuit le froid sur ta chair. Tu briseras cette ferraille, tu
« t'enfuieras, c'est bon ; tu te traineras sur le ventre dans
« les broussailles et tu mangeras de l'herbe comme les brutes
« des bois, et tu seras repris ; et alors, tu passeras des années
« dans une basse fosse, scellé à une muraille, tâtonnant pour
« boire à la cruche, mordant dans un affreux pain de fèves
« que les vers auront mangé avant toi ; tu seras cloporte
« dans une cave. Ah ! aie pitié de toi-même, misérable
« enfant, tout jeune, qui t'étais ta nourrice il n'y a pas encore
« vingt ans, et qui as encore sans doute ta mère ; je t'en
« conjure, écoute-moi. Tu veux du fin drap noir, des escar-
« pins vernis, te friser, te mettre dans les boucles de l'huile
« qui sent bon, plaire aux créatures, être joli ? Tu seras tondu,
« avec une casaque rouge et des sabots. Tu veux une bague
« au doigt, tu auras un carcan au cou, et, si tu regardes une
« femme, un coup de bâton.

« Et tu entreras là à vingt ans, et tu en sortiras à cin-
« quante. — Tu entreras jeune, rose, frais, avec tes yeux
« brillants et toutes tes dents blanches et ta belle chevelure
« d'adolescent, et tu sortiras cassé, courbé, ridé, édenté,
« horrible, en cheveux blancs ! Ah ! mon pauvre enfant, tu
« fais fausse route ; la fainéantise te conseille mal ; le plus
« rude des travaux, c'est le vol. Crois-moi, n'entreprends pas
« cette pénible besogne. Etre un paresseux, devenir un
« coquin, ce n'est pas commode, il est moins malaisé d'être
« honnête homme.

« Va maintenant, et pense à ce que je t'ai dit. A propos, que
« voulais-tu de moi ? Ma bourse ! La voici. Et Jean-Valjean
« lâcha Montparnasse. »

Croyez-vous maintenant que la lecture d'un tel exemple
ne serait pas faite pour impressionner et influencer considé-

ablement le sujet et ne pèserait pas sur les résolutions que notre voleur novice pourrait prendre à l'avenir ? surtout quand il aurait acquis la certitude que, pris à nouveau, nul n'aurait plus pour lui ni pitié ni pardon. Soyez certain qu'au moins huit fois sur dix, cette rude leçon lui profiterait autant que m'a servi celle du petit Poinçon, et ce n'est pas peu dire...

En ne disant plus : « *Va te faire pendre ailleurs !* », vous aurez non seulement concouru à refaire un honnête homme, mais aussi à rendre cet homme à la société, au lieu qu'autrement il lui eût été nuisible, dangereux et coûteux pendant tout le cours de sa misérable existence, outre que votre « *Va te faire pendre ailleurs !* » vous eût rendu le complice inconscient de tous ses futurs forfaits ; tandis qu'en le faisant prendre sur-le-champ, vous lui aurez épargné le chemin du vice et du crime si dangereux pour la société, et pour lui toujours si fatal.

C'est ce satané « *Va te faire pendre ailleurs !* » qui a rendu chaque récidiviste libre de recommencer à la première occasion ; interrogez-les, et tous vous avoueront avoir eu bien peur dans les commencements de leur carrière, et surtout la première fois qu'ils se sont fait pincer ; mais ils conviendront aussi que, sitôt qu'ils se sont aperçus que partout où ils se faisaient prendre il ne s'agissait plus que de bien jouer la comédie hypocrite de faire croire à une première faute pour invariablement amener leur victime à les lâcher en leur disant ce fameux « *Va te faire pendre ailleurs !* », ils s'y sont vite habitués, le trouvant des plus commodes ; et la société leur est alors apparue sous l'aspect flatteur d'un gibier de plume ou de poil bon à dépouiller et à tondre, et même à tuer à l'occasion, tout en courant à peu près autant de risques à ce jeu qu'en peut courir un chasseur au sanglier. Et voilà comment il se fait que la société se rend inconsciemment coupable d'une faiblesse qui la rend complice de méfaits dont elle est toujours la victime, méfaits dont l'extension devient de plus en plus considérable, puisque tous les misérables qu'elle forme ainsi deviennent des récidivistes et vivent continuellement à ses dépens, soit en prison ou en dehors.

Vous, moi et la plupart d'entre nous, avons été volés, dupés, escroqués, et le seront encore par cette plaie de la société, devenue incurable parce que chacun de nous, pour l'une ou l'autre des causes que j'ai signalées plus haut, a préféré ne point agir rigoureusement et se contenter de la ridicule réprimande qui s'est invariablement terminée par l'inepte, l'imbécile ou l'égoïste « *Va te faire pendre ailleurs !* », dit d'un ton sacramental dont notre voleur se fait des gorges chaudes sitôt qu'il est relâché, — et c'est ainsi qu'on est arrivé à former l'armée des voleurs fieffés, des escrocs adroits et des criminels endurcis, des risque-tout, des bons à pendre enfin !

C'est ainsi qu'a germé la graine des *Montparnasse !* A quoi sert à ce drôle la leçon que lui fait Jean Valjean ? (Leçon de morale cependant si profonde et si vraie !) A rien ! absolument à rien !!!

Eh bien ! prenez ce même *Montparnasse* (Gavroche à ses débuts dans la carrière si rude et si pénible du vice et du crime), et tenez-lui le même langage, tout en le faisant prendre et punir légèrement. Evitez, pendant qu'il subit rigoureusement sa première condamnation, de le mettre en contact avec d'autres voleurs, jusqu'à ce que la société, faisant mieux, réforme le Code criminel dans le sens que je viens d'indiquer, et soyez certain qu'au moins huit fois sur dix les résultats seront tout autres que ceux actuels.

Voilà ce que j'ai cru utile de publier, espérant que l'initiative de ma proposition sera prise en considération par qui de droit, et bientôt mise en pratique. Déjà M. Georges Bonjean, en fondant sa Société pour la protection de l'Enfance abandonnée ou coupable, a fait faire un grand pas à cette question, qui se mûrit tous les jours. Quand nous en serons là, le triste et malencontreux « *Va te faire pendre ailleurs !* » aura fait son temps, et n'aura plus aucune raison d'être avouable pour les honnêtes gens, qui tous lui déclareront la guerre !... En attendant, parents, ouvrez bien l'œil sur vos enfants, et surveillez-les de très près, sans qu'ils s'en doutent. Soyez pour eux bons et bienveillants, mais pour la

plus petite faute de ce genre, et pour la *paresse et le mensonge*, soyez d'une excessive sévérité.

Législateurs et magistrats, faites vite de votre côté le nécessaire pour que nul ne puisse avoir aucune bonne raison à alléguer pour ne pas faire son devoir envers la société et envers lui-même. Quand, de part et d'autre, ce sera fait, tous les honnêtes gens nous suivront. Ce jour arrivé, je croirai avoir rendu un service sérieux à la société, à l'humanité.

Quand j'ai publié *Une idée et vingt francs*, j'ai raconté une histoire absolument vraie, paraissant être invraisemblable à beaucoup de mes lecteurs. Cette fois, tous en conviendront, « *Va te faire pendre ailleurs !* » est une histoire aussi vraisemblable que vraie, et dont la plupart peuvent citer de nombreux exemples à l'appui. J'en ai d'autres, je les publierai si j'ai la chance qu'un favorable accueil soit réservé à celle-ci.

A. AUBERTIN, dit Lelorrain.